"Millénium Apsara" par Vollard

L'APOCALYPSE N'AURA PAS LIEU

Conflit entre l'image et l'invisible. Entre croyants et païens. Entre haine et amour. Tourmente. Révolution. La fin (?) du monde — entraînant l'irrationnel et l'intégrisme, le nationalisme et la fantasmagorie — n'aura pas lieu. L'Apocalypse sous tension implose par ses faux prophètes et ses faux idéologues.

Millénium. An II. Enfin presque. Millénium an I s'est dilué, enfui, dilapidé pour renaître, tel le sphinx. Plus fou. Plus magique. Sons et lumières. Fumigènes et carnaval. Nettoyage du fond, coup de balai sur la forme. Emmanuel Genvrin a sacrément épuré son texte. Heureuse initiative qu'il conviendrait maintenant de confirmer, corrigeant ainsi cette fâcheuse tendance à écrire non un rôle mais pour un comédien. Mais la diagonale prise vers l'humour et l'ironie, la moquerie et l'anti-mystique n'est pas sans charme. Ce qui ne gâche en rien l'idée de ce que peut induire l'approche d'un nouveau millénaire. La Peur. En majuscule et en folie. En extravagances et en rechutes.

Avec ce franc parti pris pour la comédie, un ton que chérit Vollard, la pièce a gagné en compréhension et en vivacité. Sur un rythme à la fois régulier et en accélaration, "Millénium Apasara" se découpe un peu comme des tranches de vie incompatibles et incompressibles. Mais néanmoins indissociables. L'une étant la réponse aux actions de l'autre. Plus les uns sont fanatiques, plus les autres sont iconoclastes. Cette opposition se ciselle sur fond de lumières, en des jeux savamment distillés par le scénographe Hervé Mazelin. Jusqu'à la fusion dernière.

En mettant le pessimisme au rancart, l'enfouissant dans les ténèbres verrouillées du "médiévalisme", pour reprendre l'expression d'Emmanuel Genvrin, en lui donnant une "universalité" nouvelle, Vollard a joué sur du velours.

Pourtant, l'entreprise était osée. Non seulement parce qu'il est courageux de reprendre une pièce qui, disons-le, n'a pas déclenché l'enthousiasme en sa précédente version, mais aussi parce que s'attaquer aux mythes, que ce soit celui de la religion ou celui de la fin du monde dénote une volonté de provoquer, tout en démystifiant. En s'offrant le luxe, par une certaine intemporalité du sujet (an 1.000, an 2.000), de s'en prendre à cette catastrophe ultime que pourrait être cette prétendue fin du monde en fin de millénaire, Genvrin, fidèle à son habitude, a raccroché le passé,le présent et le futur. Le pontife s'oppose à Waco. Les jongleresses s'affrontent aux bandeaux blancs. Tiens, tiens, cela ne vous rappelle rien? Le chariot de supermarché et l'arène du théâtre antique. Rapide plongeon dans la réalité réunionnaise (*«il est parti marron»*). Résurrection dans l'icône et la statue. D'hier et d'aujourd'hui. De demain? Quel paradoxe que ce refus de l'imagerie dans notre monde de l'image! Et puis, quoi qu'on en dise, la religion ne s'est-elle pas toujours occupée de politique et de social? Pour offrir le "paradis". Quel que soit son nom, d'ailleurs.

Cette universalité, d'ailleurs, a une première implication: la pièce est internationale, dans le sens où y jouent un comédien marocain (Mohamed Maâch), deux Burkinabé (Odile Sankara et Charles Watara), deux Mauriciens (Alain Aloual Dumazel et Mario Noorah), un Canadien (Guy Lafrance), des Réunionnais (Rachel Pothin, Delixia Perrine, Nicole Payet, Nicole Leichnig, Serge Daffreville, Pierre-Louis Rivière, Arnaud Dormeuil, Jean-Luc Trulès, Emmanuel Genvrin).

Genvrin et Vollard auront réussi leur pari. Certes, l'acoustique de Champ-Fleuri a considérablement refloué le discours, le texte. Mais là n'est pas l'essentiel. Il réside dans une sorte d'occupation du terrain. Et pas seulement celui de la structure de la place André Malraux! Ni celui de la scène. Mais le terrain de la création et de l'imagination (la structure de métal qui devient tour à tour chapelle ardente, théâtre, sommet inaccessible et ce drôle d'engin qui, par un coup de patte de Belzébuth ou d'un autre devient caravane ou podium).

Terrain de l'équilibre surtout. Un équilibre trouvé entre la musique, la danse, le chant, le théâtre. Un équilibre (peut-être un peu plus précaire) entre le texte et les "options" comme les pétards, l'encens et autres feux d'artifice. Mais surtout équilibre entre l'imaginaire et la réalité, entre l'imagerie et la traduction. Entre l'interprétation et le vécu. Entre les cultures réunionnaises. Ce qui se traduit non seulement par les symboliques des religions, mais également par la musique, où le feeling de Jean-Luc Trulès a permis d'unir l'occidental et l'oriental.

On peut certes trouver facile la voie d'opposition empruntée par la troupe, dans son style vestimentaire. Bien sûr, les riches sont en costume trois-pièces, les artistes en "rockers des cavernes", les hommes de main en "treillis de planque", et le bon peuple manipulé avec ce qu'il a bien pu trouver n'importe où. Avec en prime, un homme en blanc! Certes, on peut trouver que la dualité entre le couple bougie/fleurs et le tandem dollars/fusils est évidente. Mais c'est inéluctable. Comme l'est d'ailleurs la fin. Révolution en pétard mouillé accouchant d'une libération en technicolor.

F.R.

Le Réunionnais Pierre-Louis Rivière et le Marocain Mohamed Maâch. "Millenium Apsara" est une pièce est internationale